

Études littéraires africaines

FAIGNOND Emilie Flore, *Afin que tu te souviennes*, Imprimerie Saint Paul, Kinshasa, 1996, 493 p.

Alphonse Mbuyamba Kankolongo



Numéro 7, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042109ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042109ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mbuyamba Kankolongo, A. (1999). Compte rendu de [FAIGNOND Emilie Flore, *Afin que tu te souviennes*, Imprimerie Saint Paul, Kinshasa, 1996, 493 p.] *Études littéraires africaines*, (7), 51–53. <https://doi.org/10.7202/1042109ar>

cevoir les frères devenus père et fils puis "la même soif la même folie" comme disait "Gérald". Ce prénom qui, autant que le Congo, aujourd'hui habite Henri Lopes quand il voit que "la terre sous laquelle repose Tchicaya U Tam'si s'est transformée (...) en un Guernica tropical". Et Emmanuel Dongala affirme avec Tchicaya une parole d'avenir, lui qui maintenant ne cesse de se sentir accompagné par la poésie de Tchicaya alors même qu'il avait croisé auparavant le poète mais pas sa poésie : *je suis propre devant la nuit*. Et on entend ce que "au bout du compte" Tchicaya bégaye après Baudelaire, comme le rappelle Daniel Delas :

Non

Je dis : non

La lune se veut ronde

Non, je réponds : non (Le ventre)

Et chacun, ici, là-bas, peut encore entendre la voix de l'Ami de la lumière de toutes les lumières, comme dit Tahar Bekri dans un magnifique tombeau, un poème de vie : ce que nous pouvons continuer à faire, avec Tchicaya U Tam'si : la vie.

■ Serge MARTIN

CONGO-KINSHASA

■ FAIGNOND EMILIE FLORE, *AFIN QUE TU TE SOUVIENNES*,
IMPRIMERIE SAINT PAUL, KINSHASA, 1996, 493 p.

Que nous donne à lire cette œuvre d'une métisse dont la notice biographique, sur la couverture du livre, informe le lecteur qu'elle est née en 1948, d'un père franco-congolais de l'autre rive du fleuve Congo et d'une mère belgo-congolaise d'ici chez nous. Quel métissage biologique et pourquoi pas culturel à la fois ?

Ce gros livre comporte six parties et un glossaire. Les différentes parties sont, dans leur chronologie, des tranches de vie ou des tableaux des événements, des faits, des gestes, des mœurs, etc., vécus personnellement par l'auteur qui est ici narratrice. Ainsi, elle y évoque successivement son enfance dans un des premiers quartiers populaires de Kinshasa - l'actuelle Commune de Kinshasa - dans les années 50, son adolescence et sa scolarité dans un pensionnat de religieuses catholiques à Brazzaville, ses fiançailles, son mariage et enfin le divorce d'avec son premier mari.

Au regard de ces différentes étapes de la vie du personnage qui se raconte, le lecteur découvre ses émois du cœur, ses confidences les plus intimes, ses déceptions amoureuses les plus amères, etc. C'est tout cela qui fait qu'*Afin que tu te souviennes* est une œuvre autobiographique.

En effet, d'entrée de jeu, l'auteur dévoile son projet d'écriture lorsqu'elle déclare : "Rien n'est plus beau à mes yeux qu'une histoire vraie puisée dans la sève des (sic !) ces jours qui tissent le destin d'une famille." (3^e page liminaire). En d'autres termes, la raison profonde qui a motivé cette deuxième prise de parole littéraire par Emilie Flore Faignond, c'est

avant tout le désir de témoigner. Témoigner à la fois de sa vie de famille et de sa société.

D'abord, elle veut témoigner en fixant par l'écriture les valeurs africaines que lui a apprises sa grand-mère, Bajana, originaire de la région du Kasaï. Cette grand-mère l'a profondément fascinée par sa simplicité et son humilité.

Ensuite, elle veut témoigner sur l'image que lui a laissée la société congolaise à travers ses multiples expériences de vie et la vision du monde qu'elle véhicule.

Mais, au-delà de ce mélange de faits, d'événements et d'expériences vécues, *Afin que tu te souviennes* se donne à lire aussi comme une fresque historique très précieuse de l'époque coloniale, entre autres, à propos de relations humaines entre les trois races en coexistence à Léopoldville (ancienne appellation de Kinshasa) : les Blancs, les Métis (ou Mulâtres) et les Noirs. Ces trois races, en effet, se différenciaient chacune de l'autre par leurs propres manières de vivre, de penser, d'agir, etc.

Ainsi, l'auteur fait revivre la nette séparation qui, ontologiquement, existait entre deux univers spatiaux diamétralement opposés : les Blancs d'un côté et les Noirs de l'autre. A l'opposé de la "ville" européenne (le terme de "ville" étant réservé au quartier des Blancs), la "cité" indigène ("cité" désignant le quartier des Noirs) se caractérisait par sa forme sombre, confuse, où de sordides et nauséabondes cases en pisé tiennent à peine debout. Discrimination spatiale voulue et entretenue par le Blanc dans sa logique d'un être supérieur, qui doit se tenir distant à une certaine hauteur du Noir à civiliser.

Cette enfance de la petite Emilie Flore n'est pas heureuse car, dès son bas âge, elle a souffert d'être une métisse à peau foncée au milieu d'autres métis au sein clair. Ceux-ci, non reconnus par leurs géniteurs, les Blancs, du fait de l'interdiction du mariage mixte, n'étaient pas non plus acceptés et intégrés par la communauté des Noirs. Ces "café au lait" qui vivaient alors "entre les eaux", pour reprendre l'expression de V.Y. Mudimbe, cherchaient à tout prix à se forger une identité propre.

Succédant à ce témoignage vivace sur l'ancien monde colonial à Léopoldville, la seconde partie s'attache à la période postcoloniale et propose une description, teintée parfois de partis pris, des hauts et bas socio-politiques qui ont émaillé les premières années des indépendances, aussi bien au Congo-Kinshasa qu'au Congo-Brazzaville.

Sous-tendant ce récit dont la structure narrative reste fondamentalement chronologique, sinon linéaire, l'analyse de l'échec d'un idéal de vie. Mariée à un métis au teint clair, elle croyait avoir en effet réalisé son rêve d'enfance : celle de créer une "pyramide familiale" métissée qui lui ferait oublier la plaie profonde d'être une métisse à la peau foncée. Mais, à son corps défendant, cet idéal est brisé par son mari lorsque celui-ci prononce pour la première fois le terrible mot de divorce.

Pour elle, dès cet instant, le monde cesse d'exister : "Tout mon univers

s'écroulait et le glas sonnait pour une de mes plus grandes ambitions, celle d'avoir un seul foyer pour la vie" (p. 319).

Le lecteur est ému par les déboires d'une pauvre femme malmenée par un mari qu'elle s'efforce toujours de comprendre et d'aimer passionnément. Ce "prince" qui s'était couvert d'hypocrisie pour la conquérir quelques années auparavant a fini par faire d'elle une épouse déchue, une mère blessée dans son amour propre. Et cette blessure sera déterminante dans la constitution de la nouvelle personnalité révolutionnaire de l'héroïne. Et c'est précisément en cela que cette œuvre est un témoignage féministe poignant que l'auteur livre à son public.

Pour l'auteur, la femme doit s'assumer pleinement comme un être ayant non seulement des devoirs, mais aussi des droits. Au total, loin d'y voir simplement la trame amoureuse qui en constitue l'arrière-fond, le lecteur est invité à découvrir la révolte de la femme contre les préjugés masculins de domination.

■ Alphonse MBUYAMBA KANKOLONGO

BÉNIN

■ HOUNTONDJI PAULIN J. : *COMBATS POUR LE SENS, UN ITINÉRAIRE*

AFRICAIN, LES ÉDITIONS DU FLAMBOYANTS, COTONOU, BÉNIN

(08 BP 271 / TÉL-FAX : (229) 31 02 20)

Voici plus d'un an que Paulin J. Hountondji a livré au public ce qu'on pourrait appeler une "autobiographie intellectuelle". Edité au Bénin, ce second livre n'a pas encore connu une diffusion aussi large que *Sur la philosophie africaine*, publié vingt ans plus tôt chez Maspéro, mais n'en mérite pas moins d'attention. *Combats pour le sens* est en effet à la fois une relecture des textes produits par le philosophe béninois et disséminés à travers de nombreuses revues, un prolongement de ses interrogations et une mise au point sur ses positions philosophiques. L'ouvrage est divisé en trois parties et sept chapitres.

Dans un premier temps, Hountondji se propose de tracer la genèse de sa maturation philosophique, depuis son initiation en Afrique, au lycée de Porto Novo, à sa formation en France, au lycée Henri IV, puis à l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm. La fréquentation des séminaires de Derrida, Ricœur et Canguilhem renforce son intérêt pour les philosophies du *cogito*, et en particulier Husserl, qui fera l'objet d'une thèse de doctorat soutenue en 1970, dont Hountondji reprend de façon détaillée l'argumentation. C'est l'occasion pour le lecteur d'assister à une brillante "introduction à Husserl" (tel est le titre de la première partie), et de comprendre comment se sont constituées certaines des convictions philosophiques d'Hountondji : l'idée de science et l'attachement à la rationalité trouvent leurs sources chez Husserl, et vont déterminer la réaction de ce dernier sur les ouvrages portant sur la "philosophie africaine".

La seconde partie reprend point par point, ou plutôt poing par poing,